

folio
POLICIER

DROR
MISHANI

THRILLER

Une
deux
trois

FOLIO POLICIER

Dror Mishani

Une
deux
trois

*Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz*

Gallimard

Titre original :

SHALOSH

© *Dror Mishani, 2018.*

Première publication par Azuhat Bayit, 2018.

© *Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.*

Couverture : D'après photo © Oana Stoian / Trevillion Images.

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une histoire ou des événements réels, ainsi qu'avec des personnes vivantes ou mortes, des noms existants ou ayant existé, ne pourrait donc être que totalement fortuite.

Note de l'éditeur

Pour une meilleure compréhension d'*Une deux trois*, il peut être utile de connaître les caractéristiques suivantes de la vie en Israël.

Depuis quelques années, le Portugal, la Roumanie, l'Espagne, la Pologne ou encore la République tchèque proposent aux descendants de familles juives expulsées au moment de l'Inquisition, pendant la Seconde Guerre mondiale, ou dans d'autres circonstances, d'obtenir la nationalité de ces différents pays d'Europe. Des avocats israéliens se sont spécialisés dans la recherche d'origines, afin de permettre à ceux de leurs concitoyens qui le désirent et peuvent y prétendre d'obtenir la double nationalité.

Le système israélien d'aide aux familles prend très efficacement en charge la dépendance des personnes âgées. Ainsi, l'embauche d'auxiliaires de vie à demeure est chose relativement courante. Ces emplois sont principalement pourvus par du personnel étranger, et de nombreuses agences privées tirent profit de ce « commerce » lucratif.

*À Sarah Mishani, la mère de mon père,
et à Sarah Mishani, ma fille*

Le Fils de l'homme doit être livré
entre les mains des hommes.

LUC 9 : 44

Car le Fils de l'homme n'est pas
venu pour faire périr les âmes des
hommes, mais pour les sauver.

LUC 9 : 56

UNE

Ils firent connaissance sur un site de rencontre pour divorcés. Il y affichait un profil plutôt banal – quarante-deux ans, divorcé, deux enfants, habite à Guivataïm –, et c’est ce qui la poussa à lui envoyer un message. Il avait évité les « prêt à dévorer la vie » ou « en pleine recherche intérieure, je compte sur toi pour me révéler à moi-même ». 1m77, profession libérale, bonne situation, ashkénaze. Opinions politiques néant, tout comme la plupart des autres rubriques. Trois photos, une ancienne et deux apparemment plus récentes, sur lesquelles il présentait un visage plutôt rassurant et sans signe particulier. Autre détail : il n’était pas gros.

Ce pas, elle l’avait franchi sur les conseils du psychologue de son fils (Erann venait d’entamer une thérapie), qui l’avait convaincue de l’importance de montrer au garçon qu’elle faisait autre chose que se lamenter sur son sort et qu’elle se prenait, elle aussi, en main. Elle avait déjà commencé à recréer, pour eux deux, une sorte de routine quotidienne : dîner à sept heures, douche, émission de télé en VOD, puis chacun préparait son sac pour le lendemain. À huit

heures et demie, neuf heures moins le quart, elle le mettait au lit et continuait, pour l'instant, à lui lire une histoire, même s'il était déjà capable de le faire tout seul : ce n'était pas le moment de renoncer à ces minutes privilégiées. Ensuite, elle ouvrait l'ordinateur portable qui l'attendait dans le coin bureau de son salon, jetait un coup d'œil sur les profils du site et lisait les messages qu'on lui avait envoyés. Cela dit, jamais elle ne répondrait à un homme qui la contacterait par ce biais, c'était clair. Elle préférait prendre l'initiative.

Fin mars.

Elle portait encore un pull en soirée et quand elle se glissait seule dans le lit, elle entendait parfois la pluie tomber.

Elle lui envoya un premier message : « Serais ravie de faire votre connaissance. » Il répondit deux jours plus tard : « D'accord. Comment ? »

Ils poursuivirent par tchat.

« Vous enseignez dans quel type d'établissement ? Primaire ? Supérieur ?

— Lycée.

— Lequel ?

— Évitions les détails pour l'instant. À Holon. »

Elle était prudente alors que lui ne cachait rien. Au fil de leurs échanges, les rubriques « néant » de son profil se complétèrent rapidement. Il faisait du vélo, surtout le shabbat, au parc haYarkon.

« J'ai négligé mon corps pendant des années, mais je me suis récemment inscrit à une salle de sport. J'adore. »

À en juger par les photos, elle trouva que ses efforts ne sautaient pas aux yeux. Il était avocat, « pas un

ténor du barreau, un petit cabinet où j'exerce seul». Son principal secteur d'activité était lié aux démarches d'obtention d'un passeport polonais, roumain ou bulgare que pouvait entreprendre, depuis quelques années, tout Israélien ayant des racines dans ces pays-là et désireux de bénéficier d'une double nationalité. Il avait trouvé ce créneau après avoir travaillé pendant plusieurs années au département juridique d'une grande agence de recrutement de main-d'œuvre étrangère, de ces entreprises qui, en Israël, prospéraient depuis plusieurs décennies. Certaines d'entre elles s'étaient tournées vers l'Asie (principalement les Philippines ou l'Inde), mais la sienne se concentrait sur l'Europe de l'Est, ce qui lui avait permis de se constituer un solide carnet d'adresses et des relations avec les différentes administrations des pays concernés. « Auriez-vous par hasard besoin d'un passeport polonais ? lui demanda-t-il.

— Ça ne risque pas, mes parents viennent de Libye. Avez-vous des contacts avec Kadhafi ? »

Au lycée, ses collègues la mirent en garde contre ce genre de rencontre. Insistèrent sur le fait qu'on ne pouvait pas croire ce que les gens disaient d'eux-mêmes. Mais il ne raconta rien de spécial, au contraire, il semblait s'efforcer d'apparaître le plus banal possible. Au bout de quelques jours à discuter en ligne, il lui demanda : « Allons-nous, finalement, nous rencontrer ?

— Finalement, oui », répondit Orna.

Et ce finalement arriva au début du mois d'avril, un jeudi à vingt et une heures.

Il lui laissa le choix du lieu. Elle opta pour le Landwer Cafe, place Habima à Tel-Aviv. Trois jours

auparavant, lors d'une entrevue avec le psy d'Erann, elle avait tellement parlé d'elle-même que le thérapeute lui avait suggéré d'envisager de se faire suivre, elle aussi. Elle avait éclaté de rire, s'était excusée de s'être laissé emporter et avait expliqué que de toute façon elle n'en avait pas les moyens, d'ailleurs si elle parvenait à financer les séances de son fils, c'était avec l'aide de sa mère.

Le psy lui recommanda de ne pas faire mystère de ce premier rendez-vous, mais de ne pas non plus insister dessus. Si Erann demandait avec qui elle sortait, elle pouvait dire que c'était avec un ami, s'il voulait en savoir plus, elle n'aurait qu'à lui expliquer qu'il ne le connaissait pas, que c'était un nouvel ami prénommé Guil. Il ajouta que mieux valait éviter les services de la grand-mère pour garder le garçon (chez eux ou chez elle) ce soir-là, au risque qu'elle en dise trop, vu sa propension à tout monter en épingle. Il lui conseilla donc de prendre leur baby-sitter habituelle, celle qu'ils appelaient à l'époque où papa et maman allaient encore au cinéma ensemble.

Tel-Aviv était saturée. Les bouchons avaient commencé dès la sortie de la voie express Ayalon, lorsqu'elle avait tourné dans la rue haShalom, et sur Ibn Gvirol ça ne roulait pas mieux. Quant au nouveau parking souterrain de la place Habima, il était complet. Par chance, le matin même, Guil lui avait envoyé son numéro de portable en message privé sur le site, elle put donc le prévenir par SMS qu'elle aurait du retard. Elle fit demi-tour, alla se garer dans le parking de la rue Kaplan et, pour arriver jusqu'au théâtre national, elle dut se frayer un chemin parmi la faune de noctambules qui envahissaient la place, barbus

tatoués, superbes demoiselles, couples avec bébés. Peut-être un autre endroit aurait-il mieux convenu ? Elle s'était habillée tout en blanc, pantalon court en coton, chemisier et veste légère par-dessus, ce qui lui donna aussitôt un coup de vieux, ou plus exactement – c'était pire ! – une allure de vieille qui veut la jouer jeune.

« Je me demande ce qu'on fait ici. Ce n'est carrément plus de mon âge ! »

Telle fut la première phrase que Guil prononça et cela l'aida à se sentir un peu moins décalée. En revanche, la situation – se retrouver ainsi face à un inconnu – lui fut beaucoup plus étrange qu'elle ne se l'était imaginée.

Il se leva à son arrivée et lui serra la main comme s'il s'agissait d'un rendez-vous professionnel. Il commanda un café au lait, alors elle renonça au verre de vin qu'elle aurait volontiers pris et se rabattit sur du cidre chaud avec un bâton de cannelle. Même s'il n'était pas vraiment mince, son apparence prouvait qu'effectivement il fréquentait une salle de sport. Il avait fait moins d'efforts vestimentaires qu'elle, portait un jean, un polo bleu et des runnings blanches. D'emblée, il endossa le rôle du plus expérimenté des deux : c'était loin d'être son premier rendez-vous du genre.

« En général, on parle divorce, commença-t-il, on confronte expériences et stratégies. Ça fait un peu rencontre d'anciens combattants. C'est plutôt déprimant, mais je suis prêt à me lancer.

— S'il vous plaît, tout, mais pas ça ! » l'arrêta-t-elle aussitôt.

Non qu'elle ne fût pas curieuse d'en savoir plus

là-dessus, mais elle aurait été incapable d'exposer son cas personnel en retour, c'était encore trop douloureux. Elle avait toujours tellement de mal à assimiler son nouveau statut que parfois sa situation lui paraissait irréaliste. D'ailleurs, même assise dans ce café, elle eut la sensation, à plusieurs reprises, de ne pas y être, ou d'avoir Ronèn et non un parfait inconnu en face d'elle. Guil lui raconta qu'il avait deux filles, Noa et Hadass, toutes deux lycéennes. Il n'était pas à l'origine de son divorce, c'était son ex-femme qui en avait pris l'initiative. Dans un premier temps, il avait opposé une fin de non-recevoir, par peur sans doute davantage que par amour, et le processus de séparation avait été très long – à l'opposé de ce qu'Orna avait vécu avec son mari.

Il avait d'abord réussi à convaincre sa femme de leur donner une nouvelle chance. Ensuite, ils avaient brièvement tenté une thérapie de couple. Finalement, il avait baissé les bras. Il ne pensait pas qu'elle l'avait trompé, d'autant qu'aujourd'hui elle n'avait toujours personne. C'était juste qu'elle avait cessé de l'aimer, manque d'intérêt et envie de connaître autre chose, de ne pas passer à côté de la vie, des arguments qu'à l'époque il n'avait pas acceptés ou pas voulu comprendre – tout en les comprenant quand même – et qui, maintenant, lui paraissaient de plus en plus clairs. A posteriori, ça avait été mieux pour tout le monde. Y compris pour leurs filles. Trouver un accord avait été facile, peut-être parce qu'ils étaient tous les deux avocats et n'avaient pas de problèmes financiers. Elle avait gardé leur appartement de Guivataïm, quant à lui, grâce à la vente d'un bien immobilier dans lequel ils

avaient investi à Haïfa, il avait pu acheter un quatre-pièces, non loin de son ancien domicile.

À l'évidence, ce n'était pas la première fois qu'il racontait tout cela, et le ton apaisé qu'il employait fit comprendre à Orna combien elle était blessée. Elle trouva aussi cette histoire totalement différente de la sienne, mais l'était-elle vraiment ? Les phrases qu'il formula d'un ton dénué d'émotion – « envie de connaître autre chose », « ne pas passer à côté de la vie » – éclatèrent en elle telles des grenades dégoupillées.

Il ne s'en rendit pas compte, du moins l'espérait-elle, et lorsqu'il lui demanda comment la séparation s'était passée de son côté, elle répondit : « Différemment. J'ai... nous avons un fils qui va avoir neuf ans et il l'a très mal pris. Mais je préfère ne pas en parler pour l'instant. »

Ensuite, elle se laissa dériver. Guil parla de son travail qui occasionnait de courts déplacements à Varsovie et Bucarest, tenta d'en savoir plus sur elle mais n'insista pas devant sa retenue. Le temps ne passait pas. À vingt-deux heures quinze, la place fut soudain envahie par les spectateurs qui sortaient du théâtre national à la fin des représentations, puis les lieux se vidèrent. À vingt-deux heures quarante, Guil commanda un Coca Zéro et lui demanda si elle voulait manger quelque chose, mais elle refusa même un autre verre de cidre tant elle avait hâte d'en finir avec ce rendez-vous.

« On bouge ? lui proposa-t-il un peu après vingt-trois heures.

— Oui, bonne idée, il est déjà très tard.

— En ce qui me concerne, je suis prêt à continuer

à échanger avec vous par messagerie, si ça vous dit. Et maintenant, vous avez aussi mon numéro de portable. »

Ce fut sur ces mots qu'il la quitta.

Avant même d'arriver à sa voiture, elle voulut appeler la baby-sitter pour lui demander si Erann dormait déjà, mais elle dut y renoncer parce qu'elle avait peur d'éclater en sanglots au téléphone.

Elle le recontacta sur le site une semaine plus tard.

« Guil, êtes-vous toujours là ?

— Vous voulez dire ici ? Apparemment abonné pour l'éternité. »

Elle lui expliqua qu'elle n'était sans doute pas encore prête et s'excusa pour la mauvaise soirée qu'il avait certainement passée en sa compagnie.

« Franchement non. Et je vous comprends, j'ai déjà vécu la même chose, donc *no hard feelings*. Peut-être qu'on se recroisera à un moment ou à un autre, qui sait ? »

Au lycée, on entrait dans la période des bacs blancs, si bien que le soir elle avait toujours des copies à corriger. Avec Erann, elle termina la lecture du *Prince et le Pauvre* de Mark Twain, puis commença *Le Dernier des Mohicans*, deux romans qu'elle avait choisis parce que rien ne les rattachait à leur réalité, il ne s'agissait pas d'histoires où des enfants devaient surmonter un divorce mais de récits relatifs à des temps et des lieux éloignés.

Afin de ne pas avoir à demander une aide supplémentaire à sa mère qui finançait déjà la thérapie du

petit, elle s'arrangea pour, l'après-midi, donner des cours privés à des élèves d'autres établissements que le sien. À raison de quatre à six cours par semaine payés cent shekels de l'heure, cela pouvait atteindre deux mille shekels par mois en liquide. Cette activité prendrait fin en été, mais là, elle aurait une nouvelle source de revenus à ajouter à son salaire de base : la correction des épreuves du bac.

Durant cette période, certaines collègues bien intentionnées, surtout celles qui ne la connaissaient que de loin, tâchèrent le terrain pour savoir si elle était disposée à ce qu'on lui présente quelqu'un : elles avaient dans leur entourage un certain nombre d'hommes ayant clos un premier chapitre, certes surtout des épaves, mais par-ci par-là il y avait quelques bons plans. Orna repoussa toutes les propositions. Quant au site de rencontre, à part deux ou trois nouveaux profils par semaine, elle ne cessait de recroiser les mêmes visages, avec les mêmes mots, tous tentant en vain de cacher leur solitude sous de belles phrases. « En quête du grand amour, pas moins », « recherche une partenaire pour la vie », « homme comme on n'en rencontre pas souvent, sincérité garantie, pas de mensonge, avec moi c'est bas les masques ». Tous sonnaient faux, certains étaient trop gros à son goût, d'autres trop jeunes – Orna ne comprenait pas ce que des hommes de vingt-huit à trente ans cherchaient là, de même qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle y revenait plusieurs fois par semaine, sans réel désir. D'ailleurs, lorsqu'elle écrivit à Guil pour convenir d'un nouveau rendez-vous, elle le fit sur un coup de tête, sans aucune préméditation... bien que l'idée l'ait effleurée à plusieurs reprises au cours des dernières semaines.

Il répondit deux ou trois heures plus tard : « Avec plaisir, mais uniquement si vous ne le faites pas par pitié. »

Elle lui envoya un smiley puis ajouta, au bout de quelques minutes : « Par auto-apitoiement, ça vous va ? »

La fête de la Pâque arriva. Chez elle, le repas traditionnel fut bien triste : c'était leur premier séder depuis le divorce. Avec son fils et sa mère, elle se rendit à Karkour, chez son frère. Comme d'habitude, il y eut trop de nourriture et de conversations qui lui firent involontairement mal. Personne ne mentionna Ronèn, mais Erann resta collé à elle toute la soirée, refusa d'aller jouer avec ses petits cousins et ne participa pas à la recherche de l'afikomane ¹. Le lendemain, elle se réveilla avant six heures. Le ciel était plombé, la température étonnamment basse pour la saison. Elle avait déjà remisé tous leurs vêtements d'hiver en haut de l'armoire et n'avait pas la moindre idée de la manière dont elle allait occuper son fils durant ces vacances scolaires.

La baby-sitter devait réviser pour ses bacs blancs et ne fut disponible que le mercredi suivant, ce qui, en fait, lui convint très bien. Milieu de semaine, pas trop de fêtards dans les rues. Sauf que Guil s'excusa, ce soir-là, il avait un rendez-vous avec une autre femme, « mais si c'est votre seul créneau de la semaine, j'annule », écrivit-il. Loin de plaire à Orna, cette sincérité lui donna la nausée au point qu'elle faillit annuler.

1. Morceau de pain azyme que, selon la tradition, les enfants volent puis cachent en début de repas et que l'adulte officiant doit trouver pour pouvoir clore le séder (*N.d.T.*).

Suis-je juste de la chair fraîche, se demanda-t-elle, exposée sur l'étal d'un marché aux bestiaux...

Peut-être était-ce inévitable.

«Pouvons-nous, cette fois, nous retrouver ailleurs qu'à Tel-Aviv? demanda-t-elle.

— Bien sûr, là où ça vous arrange. Jaffa? Guivataïm? La marina de Herzlya?

— Guivataïm, ce n'est pas votre quartier? Quoi, vous n'avez pas peur que vos filles ou votre ex-femme passent devant le café où nous serons attablés?

— C'est tout près, oui, mais sincèrement, ça m'est égal. Il y a quelques endroits sympas qui se sont ouverts dans mon coin, rue Katzenelson par exemple. Cela dit, je peux aussi me déplacer où vous voudrez.»

Chose étrange, elle ne ressentit aucun stress avant cette deuxième rencontre. Comme si elle allait prendre un pot avec une collègue de travail, ou comme s'il était vraiment «l'ami» dont elle avait parlé à Erann.

Elle choisit une tenue de tous les jours et se maquilla à peine, peut-être voulait-elle indiquer par là qu'elle ne rentrait pas dans le jeu de la séduction. Guil avait gardé son allure sportive, même jean et mêmes runnings, mais cette fois il portait un tee-shirt blanc. Elle se fit la réflexion qu'il paraissait avoir un peu maigri depuis leur précédente rencontre, alors qu'en général les hommes grossissent pendant la Pâque. Cette fois aussi elle arriva en retard au café parce qu'elle avait eu des difficultés à se garer à Guivataïm. Ils échangèrent un baiser sur la joue, amical, qui correspondait à une relation plus avancée que la leur. Guil avait mis un parfum qu'elle ne connaissait pas et dont l'odeur lui

plut tout de suite. Quelque chose de très sucré, de chocolaté, de ces fragrances dont on ne se lasse pas.

Au cours de cette rencontre, elle s'efforça de se montrer sous un jour moins mélancolique, d'être plus loquace, poussée en cela par la peur, à un moment donné, qu'il ne regrette d'avoir annulé pour elle son autre rendez-vous galant. Elle ne se départit tout de même pas de son rôle d'intervieweuse qui écoute plus qu'elle ne parle – ce qu'il accepta comme la première fois.

«Alors racontez-moi, ça vous arrive souvent de rencontrer des femmes de cette façon ? lui demanda-t-elle.

— Moins qu'avant, mais oui, pas mal. Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire de mes soirées.

— Et ça n'aboutit jamais ?»

En général, non. La plupart ne le recontactaient pas après un premier rendez-vous, et si, de temps en temps, certaines l'avaient fait, c'est lui qui n'avait pas voulu donner suite. Rares avaient été les premiers rendez-vous qui avaient débouché sur un deuxième, et jusqu'à présent seules trois rencontres avaient évolué vers quelque chose de... disons sérieux. Trois en un peu plus de deux ans.

Un vague coup de blues menaça de la submerger, comme si Guil décrivait ce qui l'attendait, mais elle se secoua. Être moins cafardeuse, plus volubile. Ne pas sombrer cette fois. Et elle eut l'impression d'y arriver, oui, elle se montra plus expansive, plus joyeuse, sans doute aidée en cela par le cidre chaud au vin rouge qu'elle commanda. Guil lui révéla qu'il s'arrêtait souvent dans ce café le matin en allant à son cabinet. L'établissement était rempli de jeunes, ce qui, ce soir-là, la dérangerait beaucoup moins, peut-être

même y trouva-t-elle un certain soutien. De plus, son compagnon avait, cette fois, pris un verre de vin rouge, ce qui contribua aussi à la décoincer.

«Quand vous dites “quelque chose de sérieux”, vous parlez de coucher ensemble? demanda-t-elle, étonnée par sa propre témérité.

— Entre autres. Il s’agit de relations qui se sont prolongées au-delà des deux ou trois premiers rendez-vous, quelque chose a commencé à se passer entre nous et pouvait être perçu comme un début de liaison.

— Et pourquoi ça n’a pas marché?

— Elles ne sont sans doute pas tombées amoureuses de moi et réciproquement. Le peu qu’on a ressenti au début s’est finalement dissipé.»

Il avait apparemment décidé d’éviter de parler du divorce, peut-être avait-il compris que ça avait gâché leur première rencontre, et cette fois ce fut Orna qui remit le sujet sur le tapis. Elle se sentait mieux armée pour affronter des souvenirs... qui effectivement affluèrent dès qu’elle lui posa des questions sur son ex-femme et ses filles – ce qu’elle fit intentionnellement, pour se prouver qu’elle en était capable et que oui, comme le lui avait assuré le psy d’Erann, les plaies se cicatrisaient en elle sans qu’elle s’en rende compte.

Après le cidre, elle commanda un verre de merlot, et ce n’est qu’à ce moment-là que Guil demanda lui aussi un deuxième verre. Il avait terminé le sien depuis longtemps, mais attendait sans doute qu’elle lui indique si elle voulait filer rapidement ou non, s’il pouvait, sans que ce soit interprété comme de la suffisance de sa part, renouveler sa commande. Lorsqu’elle se retrouva seule dans sa voiture sur le chemin du retour, elle se demanda si le plaisir qu’elle avait tiré de cette

rencontre était lié à cet homme en particulier ou plutôt à la répétition, au fait qu'ils se connaissaient déjà : elle s'était familiarisée avec la manière dont il baissait la voix quand il lui posait une question qu'il craignait trop intime, avec la main qu'il passait dans ses cheveux clairs, le sourire qui accompagnait sa réponse à une question embarrassante, la déception qui se lisait dans ses yeux dès qu'il avait l'impression de l'avoir heurtée par ses propos, la joie qui le submergeait quand il parlait de Noa et de Hadass.

La convention de divorce qu'il avait signée avec sa femme instaurait une garde alternée, sauf que, dès le début, il avait senti que ces allers-retours étaient pénibles pour ses filles, qu'elles préféreraient rester toute la semaine dans l'appartement où elles avaient grandi, dormir dans leurs chambres d'enfant. Il n'avait donc pas insisté, malgré les frais non négligeables qu'il avait engagés pour qu'elles aient de belles chambres chez lui. Ensuite, il avait décidé de leur donner, à chacune, une clé de son appartement et leur avait dit qu'elles pouvaient débarquer n'importe quand, sans prévenir ni frapper à la porte. Les trois premiers mois, elles n'étaient quasiment pas venues et lui avaient toujours envoyé un SMS avant leurs rares visites, mais c'était lentement en train de changer. À présent, il revenait du cabinet en fin de journée et les trouvait parfois dans sa cuisine ou son salon, penchées sur leurs devoirs ou en train de regarder la télé. Surtout Noa, la grande. Il habitait à moins de dix minutes à pied de son ancien domicile. Sa femme n'y voyait pas d'inconvénients, si bien que cette nouvelle adresse prenait presque un air de refuge pour les deux adolescentes... Peut-être aussi était-ce pour elles le

parfait moyen de tester ce que ça serait d'avoir leur propre appartement. Maintenant, elles dormaient chez lui trois à quatre fois par semaine, révisaient leurs contrôles sans être dérangées, préparaient le dîner et rangeaient sans qu'il ait à le leur demander.

« Et il y a quinze jours, j'ai même noté une évolution importante : Noa a un petit copain et elle l'a invité à dormir pour la première fois non pas chez sa mère, mais chez moi, dans sa nouvelle chambre. Elle aura dix-sept ans le mois prochain et on hésite avec mon ex à lui acheter une voiture... dont je paierai évidemment la plus grosse partie, vu que ma situation financière est meilleure que la sienne. »

Au cours de cette rencontre, ce fut la seule fois où Orna songea à son propre cas. Comme tout était différent chez eux ! Un instant, elle craignit que ses efforts pour juguler son désespoir et son amertume ne tournent court et que son mal-être ne réapparaisse soudain sur son visage, comme sous un maquillage qui aurait dégouliné. Elle se rassura en repensant aux paroles du psy : « Ne le pressez pas, Orna, donnez-lui du temps, à votre fils. Il est en train de surmonter la crise, exactement comme vous, même si vous ne le voyez pas. »

Cette fois, la soirée passa vite.

Ils ne se quittèrent que vers minuit et demi, parce qu'elle devait rentrer. Et, étrangement, ils ne se firent pas la bise. Dommage, au moment de le quitter, elle aurait aimé respirer à nouveau son parfum chocolaté.

Cette nuit-là, un peu avant une heure du matin, il lui envoya un SMS : « C'était très chouette, Orna. Merci.

— Merci à vous », répondit-elle.

Ce qui la surprit, ce fut à quel point il se montra patient.

Au début, elle pensa que c'était parce qu'il sortait avec d'autres femmes, mais non : il lui assura qu'après leur deuxième rendez-vous il avait décidé de donner une vraie chance à leur relation, ce qui signifiait ne plus chercher à rencontrer qui que ce soit. Il ne s'était cependant pas désinscrit du site. Elle ne lui en fit pas la remarque de peur de passer pour une espionne jalouse. Et puis, elle ne voulait pas qu'il sache qu'elle continuait de son côté à se connecter. Elle ne cherchait pas vraiment, c'était plutôt par curiosité envers les nouveaux inscrits. Comme si elle craignait de rater quelque chose.

Printemps. Mois de mai.

Ils s'étaient revus encore une fois en avril.

Ils se revirent trois fois en mai, pas plus.

Au lycée, à l'approche des épreuves du bac, la tension et la surcharge de travail étaient à leur comble. À la maison, Erann parlait de son anniversaire qu'il fêterait le mois suivant.

« Éminent spécialiste du roman noir, Dror Mishani signe un captivant thriller psychologique. »

GILLES HEURÉ, *TÉLÉRAMA*

Une deux trois

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ

Une mère en proie à la solitude, une immigrée éprise de religion, une universitaire emprisonnée dans un mariage terne. Trois femmes que tout sépare, unies pourtant par un secret.

Après un douloureux divorce, Orna cherche à tourner la page et fait la connaissance de Guil sur un site de rencontre. Mais, à mesure qu'elle découvre la part d'ombre de cet homme providentiel et qu'elle persiste dans ses propres mensonges, un piège se referme sur elle...

DROR MISHANI

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.



DROR MISHANI
UNE DEUX TROIS

Cette édition électronique du livre
Une deux trois de Dror Mishani
a été réalisée le 30 avril 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072922848 - Numéro d'édition : 373613).

Code Sodis : U39552 - ISBN : 9782072953750.

Numéro d'édition : 398025.